

Brésil - Janeiro Le 6 Mars 1878.

Mon cher petit mari,

M Je suis fâchée de t'avoir écrit par le Potosi, car j'étais dans un moment de découragement et j'aimais du plutôt ne pas t'écrire. Moi qui voudrais être ton ange gardien, qui voudrais deviner tes pensées et tes actions, à l'avance, pour te donner un bon conseil, pour relever ton courage dans un moment de défaillance, je ne devrais pas me laisser influencer par des misères, mais que veux-tu cher aimé, tout c'est joint, ce jour-là pour faire déborder le vase. Il faut te dire d'abord, que je suis plus forte dans cette séparation que je ne l'ai été dans la première. C'est à dire, que le chagrin est peut-être plus profond, (peut-on s'habituer à une chose douloureuse?) mais que je le supporte comme un homme. Depuis le jour où je t'ai quitté en ville, et du moment, où en embrassant mes enfants, je me suis remise en voiture, en me promettant d'avoir du courage, je n'ai pas versé une seule larme; je m'effrayais moi-même, car je me sentais chaque fois plus nerveuse. Chez moi, j'avais à faire par dessus la tête et je me forçais à être aimable et gaie avec les visites, mais les dimanches, au largo dos deuses, je me sentais dépaycée je me laissais bercer par mon imagination, la conversation les vives, étaient un triste accompagnement qui ne me réveillait pas, si par hasard on m'adressait directement la parole, j'en éprouvais un soubresaut douloureux, un nœud me prenait à la gorge et je ne pouvais répondre. Je sentais bien qu'on me trouvait drôle, qu'on faisait la remarque que bien d'autres femmes se séparaient de leur mari sans faire tant d'histoires, mais, il m'était tout à fait impossible de prendre le dessus. Ah, je leur souhaite à tous d'aimer, comme j'aime et d'être séparés. Le monde est égoïste et n'aime pas la tristesse, je ne m'en plains pas, car probablement suis-je comme cela quand

j'ai le bonheur. - Chaque fois en rentrant je me disais: Bien  
sûr je vais pleurer aujourd'hui, cela me fera tant de bien.  
Mais non, le poids me restait sur le cœur. Je n'étais-  
tu là, mon cher bien aimé, bien sûr tu m'aurais comprise,  
si j'avais au moins pu recevoir une de tes bonnes et affec-  
tueuses lettres? Mais non, rien, rien encore et il y a déjà  
34 longs jours que tu es parti. Le jour où j'ai reçu ton  
télégramme j'étais bien secourie, mais la maison était  
pleine de monde pour la fête de rhonko. Dimanche,  
je ne voulais pas aller au Largo des Seves, je craignais  
ne pouvoir conserver mon calme et en effet j'aurais  
mieux fait de rester chez moi. Je n'ai pu finir de dîner,  
je suis montée, et j'ai tant pleuré, mon cher bien aimé,  
que cela m'a fait du bien; il me semblait que je pleu-  
rais sur ton épaule, bien sûr tu devais penser à moi dans  
ce moment là. Maintenant sois tranquille, mon cher,  
je ne pleurerai plus de longtemps, et si tes affaires sont  
bien sages, si elle te permettent d'arriver gai et content au  
mois de mai, j'espère ne plus pleurer, que de joie.  
Depuis dimanche, il me semble que la famille est plus  
affectueuse, ils évitaient, disent-ils, de parler de toi pour  
ne pas me chagriner, comme si ce n'était pas évident  
que l'on voudrait toujours parler des chers absents.  
Maman est venue coucher à la place d'Elie et nous  
causons très affectueusement. - Mes frères ont vu le carna-  
val, je n'aurais pas voulu te dire que cela me cha-  
grinait de te voir caricaturé, malheureusement je sais  
si mal cacher mes impressions! Cependant je suis plus  
calme maintenant que c'est passé, et je me dis que  
cela ne valait pas la peine de se faire du chagrin.  
Le premier jour, il y avait 3 individus dans un grand  
chais, les 3 associés. Tu étais assis, à fumer et à discuter  
avec les 2 autres. Vous étiez très reconnaissables et Georges  
dit que l'individu qui te représentait devait t'avoir étudié

c'était tes gestes quand tu es accoudé sur ton bureau,  
ta manière de faire tomber la cendre de ton cigare.  
Enfin, la critique n'était pas intelligente, ni diable. Geo-  
rges s'est même adressé à plusieurs personnes de la foule  
pour avoir une explication et on lui disait qu'on ne  
comprendait pas. Le 3<sup>e</sup> jour, il y avait encore cette  
grande voiture qui représentait une maison, et le ba-  
ron à la fenêtre à gesticuler; sur la porte il y  
avait écrit Ma... C et C<sup>ie</sup>. Naturellement ton associé  
a été représenté plusieurs fois, il était aussi monté  
sur des ballots de marchandises, à la Douane. ~~et si~~  
Tu n'y étais pas d'abord représenté ce jour là. Enfin,  
mon cher mari, il faut en prendre gaiement notre part.  
Tous ceux qui touchent les grands se font innocen-  
ment des ennemis et nous avons l'honneur d'avoir les  
mêmes jaloux que les grands. Moi je ne demande  
qu'une chose, c'est que cette protection nous rapporte  
l'avenir quelque bien après tous les ennuis dont elle a  
été la cause innocente. Cela me fait autant de peine  
de voir le baron <sup>tourmenté</sup> que toi-même, c'est que  
je n'oublierai jamais la marque d'affection et de con-  
fiance qu'il t'a toujours montrée. -  
Paul est revenu de Pétriopolis le 5, très bien portant  
ayant très-bonne mine. Il a été au carnaval hier  
avec toute sorte de recommandation de maman. Ils  
n'ont fait qu'entrer et sortir du théâtre. Georges était  
enchante d'avoir un compagnon. Urbano et sa femme  
avaient offert une place dans leur voiture, c'est pour-  
cela que Paul a profité pour descendre, ~~car~~ sans  
cela il serait resté encore 2 jours à Pétriopolis. A  
demain, mon cher aimé, les enfants n'appellent  
plus pour dîner. Ils t'embrassent et se t'aiment.  
Le 7 Mars. - Je viens de recevoir une longue lettre de  
M<sup>me</sup> Palais, son mari a fait faire une petite victoria

pour atteler Toto et faire avec les enfants de longues pro-  
 menades à Petropolis, les enfants vont bien. Henri prend  
 des leçons de français avec M<sup>me</sup> Tanière qui habite le  
 chalet du photographe Colomb. 48000 la leçon, une  
 heure chaque fois, et 3 fois par semaine, ce n'est qu'un  
 bon marché. - Adeline ne part pas pour l'Europe  
 le 16 mars, elle est sérieusement malade de fièvre, je  
 ne sais pas trop quoi. Naturellement son frère Paul  
 l'attend. Le fils Vigneron partira tout seul. M<sup>me</sup>  
 Bevet est rétablie et c'est son mari qui a la fièvre  
 maintenant. Il paraît qu'on n'a jamais vu de maui-  
 ge plus triste que celui de Julie. M<sup>lle</sup> Marie est partie  
 sur le Potosi. Nenen Scharp a perdu son mari M<sup>lle</sup>  
 Collins, pauvre jeune femme. heureusement elle n'a  
 pas d'enfant. Charles de Guelin a aussi un peu de fi-  
 èvre. Léonie n'a absolument plus rien, je lui trouve  
 au contraire meilleure mine. M<sup>me</sup> Harpe est aussi  
 tout à fait remise. Tu vois, chéri, que nous passons de  
 vilains temps dans cette fournaise. Heureusement toutes  
 les fièvres ne sont pas mortelles, mais je donnerais je  
 ne sais quoi pour avoir passé les mois de mars et  
 avril. Il fait cependant plus frais que lorsque nous  
 sommes descendus de Petropolis, on peut au moins sup-  
 porter les nuits. - M<sup>re</sup> Jaques a été renvoyé et remplacé  
 par le D<sup>r</sup> Cactano Furquim de Almeida; c'est M<sup>re</sup> Costa  
 Pinto qui est à sa place, intérimaire. - Mille souvenirs  
 affectueux de la part des enfants, de la famille, des amis.  
 Pense à moi, mon cher bien aimé, pour ne pas trop te fati-  
 guer. Que Dieu nous réunisse bientôt et le cœur plein  
 de joie. - Je t'aime, je t'embrasse de tout cœur, cher  
 bien aimé. Je t'envoie toutes mes pensées, toutes celles de  
 nos chers petits enfants. Ton petit Gustave t'embrasse.  
 Ta femme aimante et dévouée, Eugénie Massot.  
 qui t'aime follement.